

d'extraction et de traitement des métaux. Seules deux de ces peintures — celles qui avaient rapport au fer et au zinc — furent exécutées et livrées. Mais on irait en vain les chercher à l'Ecole des Mines : elles n'y sont plus. Ces œuvres, qui représentaient le fruit d'un long travail et dont la valeur critique et documentaire était extrême, ont été détruites. Un accident, un incendie, sans doute, sont la cause de cette perte ? Nullement. Ici, laissons la parole à M. Schnerb : « Ces décorations, commandées par l'Etat, payées par l'Etat une dizaine de mille francs, devenues propriété nationale, ont été détruites volontairement par un directeur de l'Ecole des Mines à qui elles avaient été confiées. De grands cadres étaient accrochés dans une salle de cours ; un jour le directeur remarqua ces objets encombrants. Il y a des yeux qui ne sauraient voir la peinture et des cerveaux qui ne sauraient comprendre ce que font des œuvres d'art dans une Ecole des Mines. On fit venir l'architecte, puis le gardien-chef. Les cadres et les châssis firent du feu ; pour les toiles, on fut obligé de les débiter en petits morceaux ; mais, enfin, les murs furent nets. Personne ne s'avisa qu'on pouvait un jour demander compte du dépôt, qu'un directeur est responsable du mobilier de son Ecole, y compris les tableaux. Et, d'ailleurs, on ne demanda point de compte. Le directeur mourut en paix, sans remords. Ceci se passa vers 1905. »

Les peintures acquises également par le ministère des Beaux-Arts et destinées à l'arsenal de Cherbourg ont-elles subi le même sort ? M. Schnerb n'a pu en retrouver de traces et souhaite qu'on s'en inquiète ainsi que de trois dessins qui subsistent à Paris, à l'Ecole du Génie maritime, puisqu'une Ecole nationale n'est pas un lieu sûr pour une œuvre d'art.

Nous exprimons le même vœu et proposons respectueusement à la méditation des Pouvoirs compétents cette histoire édifiante, bien faite pour nous convaincre de la diffusion du sens artistique au début de notre vingtième siècle.

§

« **Le Vieux Roi** » au Grand Théâtre de Lyon.— On a représenté le vendredi 28 février, pour la première fois, au Grand-Théâtre de Lyon, le *Vieux Roi*, de M. Remy de Gourmont, mis en musique par M. A. Mariotte.

Je n'analyserai pas ici le sujet de ce poème symbolique dont l'action presque purement psychologique est comme le développement de cette parole du vieux Roi à sa fille Guislaine : « ... le présent ne comprend plus le passé ». Le monologue du roi Gildas : « Je suis le roi, je suis tout, tout, toute la patrie, la forêt, la rivière, le château, la ville, la tour, les hommes, les femmes et les enfants. Je suis tout et je ne suis rien ; un vieux mot, un vieux roi, une torche qui va mourir... Vieux roi, vieux mot, vieux coffret vermoulu et rouillé... », a profondément ému le public, un peu surpris par la précision des mots, des images et des idées. Cette précision du poème, la musique de M. Mariotte la souligne et l'imprécise à la fois. Cette musique sobre et ardente extériorise parfaitement l'atmosphère dramatique du drame, du drame intérieur qui se joue dans l'âme secrète des personnages.

M. Mariotte, qui nous a déjà donné une *Salomé* représentée au théâtre Lyrique, est un musicien de grande valeur et de grand avenir. Comme on

l'a remarqué déjà, nul musicien, à l'heure présente, n'est peut-être mieux doué que lui pour la musique de théâtre. Nous entendrons prochainement le *Vieux Roi* à Paris ; nous entendrons et nous applaudirons d'autres œuvres de M. Mariotte, un de nos Maîtres de demain et déjà d'aujourd'hui. — J. G.

§

Les modèles au Japon. — M. Brinkley, l'habile journaliste anglais qui vient de mourir, disait que le nu était visible au Japon, mais que personne ne le regardait. Observation fort juste, faite au cours d'un long séjour au Japon. Avant la pénétration des Européens dans l'intérieur même du Japon, des établissements publics de bains existaient, dans lesquels hommes et femmes tout nus prenaient pêle-mêle leurs ablutions quotidiennes, et nul ne s'en montrait choqué.

Aujourd'hui, une simple barrière — souvent presque fictive — sépare les baigneurs des deux sexes. Dans les villages, les habitants prenaient, et prennent encore, des bains sur le pas de leur porte, à moins qu'un policeman, dit Chamberlain, chargé de faire exécuter les ordonnances modernes, ne s'avise de rôder dans les environs.

Or, chose curieuse, chez ce peuple peu porté à la pudeur occidentale, on ne trouvait pas, jusque dans ces années dernières, de modèles qui consentissent à poser chez les artistes. Ce rôle déplaisait à la Japonaise. Mais tout se transforme au Japon, et bien des choses s'y perdent, qui étaient pour nous charmantes. Aujourd'hui, le métier de modèle a ses fervents, ainsi que l'écrit dans la revue le *Shinkoron* (vol. 27, n° 7) Mme Myazati Kikuko, qui sert d'intermédiaire entre les artistes et ceux ou celles qui posent.

« Il y a vingt ans de cela, lorsque M. Okakura Gatuzo était directeur de l'Ecole des Beaux-Arts, je tenais, dans le voisinage de cette école, une papeterie. Le Directeur et les professeurs venaient me voir afin de faire des emplettes. Nous liâmes, par suite, connaissance, et, à chaque fois qu'ils me voyaient, ils me demandaient si je ne connaissais pas, dans le voisinage, quelque jeune fille qui consentît à poser. Finalement je réussis, après combien d'échecs ! à trouver une jeune fille naïve, et cette trouvaille fut le point de départ d'une profession lucrative que, par suite de l'enchaînement des circonstances, j'exerce encore aujourd'hui. Ce temps-là différait complètement du nôtre. Aucune femme ne voulait accepter d'être modèle. A toutes les petites filles du voisinage, je demandais si elles ne voulaient pas que les professeurs de l'Ecole fissent leur portrait. Devant la nouveauté de la chose, les jeunes filles, amusées, acceptaient avec joie ma proposition. Mais lorsqu'elles étaient dans l'atelier et que les professeurs les engageaient à se dévêtir, c'était un refus formel, et si on recourait à la force, c'étaient des cris et des larmes. Il n'y avait pas moyen de leur faire entendre raison.

Aujourd'hui, je ne me donne même plus la peine de chercher. De nombreuses femmes viennent me trouver, qui désirent devenir modèles. Et elles ne montrent aucune répugnance à s'exhiber toutes nues. »

Autres temps, autres mœurs.

§

Comité Parisien de la Fédération internationale pour la Culture française. — Faire aimer le français hors de France, telle avait été